

L'IMPARTIAL

Imprimé et Publié par J. H. MALO, No 218, Rue Montcalm.

MONTREAL, SAMEDI, 15 AVRIL 1882.



Les personnes qui désirent se procurer tous les numéros de *L'Impartial*, sont priées d'en donner avis le plus tôt possible aux porteurs ou aux commerçants de journaux.

Toutes communications doivent être adressées au soussigné,

J. H. MALO,
218, rue Montcalm.

Au Public

L'Impartial s'occupera de toutes questions sur lesquelles il se sera fait une opinion. Il paraîtra régulièrement le samedi de chaque semaine, et, en outre, toutes les fois qu'il s'agit d'une quelconque grande question. Il n'est ni plus ni moins que difficile de publier des nouvelles que tous les journaux quotidiens ont dites, *L'Impartial* a rayé de son programme la note locale et la nouvelle diverse, ainsi que leurs accessoires; c'est ce qui explique son petit format.

Quant à la compétence de sa plume, il est inutile d'en parler, vu que nous importons trop peu au public. Si *L'Impartial*, par son opinion franche — fût-elle moins bien dite que d'autres, — peut plaire à chacun des lecteurs, nous croyons devoir promettre satisfaction à tous.

Comme nous n'avons aucun titre, par nous-mêmes ou par le petit format de *L'Impartial*, à l'encouragement du public, nous n'osons pas le solliciter; mais nous espérons qu'on voudra lire une feuille qui va s'efforcer de ne point fausser son titre *impartial*.

La Politique.

La politique, a dit Voltaire, est tout à la fois une puissance, une science et un art. Comme puissance, son histoire se confond avec celle des empires; comme science, elle offre un système de faits généraux à recueillir dans cette même histoire; comme art, elle doit consister en préceptes, en pratiques, dont la source est encore la même.

Le mot de Voltaire est vrai. Mais, si nous renversons l'ordre du savant écrivain, nous pouvons, ce nous semble, obtenir une définition plus facile et plus pratique — surtout plus pratique — de notre politique, qui est bien celle des autres pays.

En effet, la politique est un art, que de savoir leurrer un peuple; de toutes manières possibles et nécessaires; c'est enfin une puissance, pour laquelle, comme aux temps des rois despotes, on se hait, on se querelle, on se jurie, on se bat et on se tue — de réputation, souvent.

L'on objectera, sans doute, que tous ceux qui parlent et gèrent politique ne s'enrichissent pas; que plus d'un n'est pas savant, qui se fait élire, et que, chez nous, le peuple seul gouverne.

Qu'on n'oublie pas que la gaucherie du faiseur de croutes n'altère en rien la beauté de l'art de peindre, pas plus que le manque de talent de mille et mille individus ne nuit au progrès de toute science. Quant au prétendu pouvoir du peuple, il est facile de se convaincre que ce dernier se confie trop, bien souvent, aux bonnes intentions de ses hommes d'Etat, qui le font victime aveuglée de l'art et de la science politique, pour lui ravir sa puissance.

Nous ne voulons pas entrer dans une explication philosophique, qui nous ferait donner la politique comme une des mille scènes de la comédie humaine. Il importe de tirer le plus de bien possible du temps et de ses circonstances.

Les raisons analogues à celle-ci, "Je suis libéral parce que mon père est libéral" ne méritent pas discussion.

Nous voulons démontrer, le plus possible, le tort immense de jurer *fidélité à toute épreuve à un parti* quelconque. Et cette fidélité, on l'accomplit pourtant, bien qu'on, en somme, tous applaudissent au mot des journaux comiques, qui, pour n'être pas sérieux, sont plus que souvent dans le vrai.

Nous serions peiné, si l'on nous supposait l'intention pleine d'audace et de folie de vouloir tout réformer, tandis que nous ne voulons que donner notre opinion franche sur diverses questions, tout en ne cessant pas de respecter celle d'un chacun.

REPRODUCTION

Traversée désastreuse.

La canonnière le *Jaguar*, commandée par M. le lieutenant de vaisseau Maupin, est arrivée, le 13 mars, en rade de Toulon, venant du Sénégal.

Parti de Saint-Louis, le 5 juillet 1881, pour rentrer en France, ce navire n'était plus qu'à 150 milles de Ténériffe, lorsque la mer grossissant, le capitaine donnait l'ordre de changer la route, et remettait le cap sur Saint-Louis, malgré l'avis contraire de ses officiers. Ceux-ci pensaient en effet, et non sans raison, qu'il n'y avait pas lieu de rétrograder, puisqu'on avait encore trois jours de chauffe.

Leur opinion ne prévalut point, et le *Jaguar* était de retour au mouillage de Saint-Louis le 20 juillet 1881.

L'épidémie de la fièvre jaune s'est déclarée le 23 juillet, et l'équipage du navire était atteint des premiers.

On envoyait aussitôt le bâtiment à la barre du fleuve, les hommes étaient débarqués et campés sur le sable brûlant, à peine abrités par des misérables tentes; un enseigne de vaisseau, M. Sylvestre de Ferron, et vingt-huit matelots, étaient frappés par le terrible fléau.

En février dernier, le transport la *Creuse* prenait le *Jaguar* à la remorque,